

Maurice Blanc

## **MOROKVASIC-MULLER Mirjana, EREL Umut, SHINOZAKI Kyoko (éds.), *Crossing Borders and Shifting Boundaries, Vol. 1: Gender on the Move***

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Maurice Blanc, « MOROKVASIC-MULLER Mirjana, EREL Umut, SHINOZAKI Kyoko (éds.), *Crossing Borders and Shifting Boundaries, Vol. 1: Gender on the Move* », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 20 - n°2 | 2004, mis en ligne le 25 septembre 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://remi.revues.org/4045>

Éditeur : Association pour l'étude des migrations internationales

<http://remi.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://remi.revues.org/4045>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Université de Poitiers

Maurice Blanc

## MOROKVASIC-MULLER Mirjana, EREL Umut, SHINOZAKI Kyoko (éds.), *Crossing Borders and Shifting Boundaries, Vol. 1: Gender on the Move*

Pagination de l'édition papier : p. 196-201

- 1 En 2000, une Université internationale des Femmes a regroupé à Hanovre 900 participantes de 105 pays. *Crossing Borders and Shifting Boundaries*, que l'on peut traduire par : « traversant les frontières et déplaçant les limites », est le résultat des travaux présentés dans l'atelier consacré aux femmes dans la migration. Le premier volume (le second est à paraître) est intitulé *Gender on the Move* (« le genre en mouvement »). Pour les coordinatrices de l'ouvrage, il ne s'agit pas d'utiliser le genre comme un synonyme « politiquement correct » du sexe féminin : le concept de genre est à la fois un processus et une relation. Elles centrent toutefois leurs recherches sur les femmes, dans une perspective compensatoire, puisqu'elles sont marginalisées dans la recherche sur les migrations : la recherche dominante, ou « mainstream », est d'abord « male stream » (centrée sur les mâles) (p. 9).
- 2 L'introduction comprend deux chapitres. Celui d'Ethel Kriger, une Africaine du Sud qui s'est réfugiée en Allemagne et qui vit aujourd'hui aux USA, est le témoignage d'une participante sur l'intérêt exceptionnel de cette rencontre de chercheuses du monde entier comme apprentissage interculturel. Bien entendu, cet événement a aussi des ambiguïtés et des limites, à commencer par son « westocentrism » (« occidentalocentrisme »). Les féministes des pays du Nord détiennent le pouvoir (il n'est pas anodin que la rencontre soit organisée en Allemagne) et elles tendent à imposer leurs vues aux femmes du Sud. En dehors de ce chapitre et de celui de Heike Alberts qui rend compte d'un travail de groupe réalisé dans le cadre de l'atelier sur la migration (voir plus loin), la dynamique interculturelle et interdisciplinaire de la rencontre ne transparait pas dans le reste de l'ouvrage qui est construit selon les normes académiques traditionnelles : dans l'autre chapitre introductif, les coordinatrices présentent l'ouvrage et affirment comme il se doit la cohérence de l'ensemble, mais ensuite chaque auteure expose ses recherches dans une contribution autonome et indépendante des autres. De façon un peu artificielle, la première partie regroupe les chapitres avec une ambition théorique plus affirmée, la seconde des études de cas sur la mobilité des femmes et la troisième des études de cas sur l'émancipation (empowerment) des femmes dans la migration.
- 3 La première partie fait une critique un peu trop répétitive des limites des paradigmes dominants (mainstream) dans la recherche sur les migrations : la théorie des choix rationnels est très insuffisante pour expliquer les raisons de la migration. Par ailleurs, les chercheurs comme les responsables politiques sont victimes d'un biais : ils ne s'intéressent qu'au travailleur masculin et ils ne considèrent la femme, épouse ou fille, que comme son « accompagnatrice ». Christiane Harzig le met en évidence en comparant les variations dans la législation sur l'immigration dans deux pays d'immigration ancienne, les USA et le Canada, et dans un pays où l'immigration est plus récente mais suit la même logique, la Suède.
- 4 Théoricienne de la « globalisation » (terme préféré par les Anglo-Saxons à celui de « mondialisation »), Saskia Sassen approfondit le rôle spécifique des femmes dans la recherche d'alternatives. Elle a l'ambition de dessiner un nouveau paysage théorique et conceptuel qu'elle appelle : « les contre-géographies de la globalisation ». La globalisation de l'économie réduit au chômage des fractions croissantes de travailleurs non qualifiés, hommes et femmes. Mais les femmes sont affectées de façon spécifique car les « ajustements structurels » décidés par le Fonds monétaire international contraignent les états à réduire leurs budgets sociaux. Comme, dans la majorité des cas, les femmes restent responsables de l'éducation des enfants et des soins, elles sont directement concernées. Elles sont donc soumises à de fortes pressions

pour assurer la survie de leur foyer. L'émigration vers des cieux supposés plus cléments est un des moyens à leur disposition. Il y a donc « une féminisation et une internationalisation (off-shoring) du prolétariat » (p. 64). Dans les villes globales, on assiste à la renaissance, aux marges de la légalité, de « classes domestiques » et d'une prostitution contrôlée par des réseaux mafieux qui n'hésitent pas à exploiter des jeunes filles de leur pays et d'ailleurs.

5 Annie Phizacklea et Mirjana Morokvasic réagissent, chacune à sa façon, contre deux excès : déresponsabiliser les femmes qui seraient les victimes passives des déterminismes structurels ou, à l'inverse, des « actrices » au sens fort du terme, seules responsables de leurs échecs ou de leurs succès. Phizacklea a enquêté auprès de Philippines et autres étrangères qui font des ménages « au noir » à Londres et qui cherchent à régulariser leur situation. Elles ont des marges de manœuvre et parviennent à s'organiser, individuellement et collectivement. L'auteure dénonce en même temps le concept « post-moderne » de transnationalisme, à la mode chez les Anglo-Saxons : il ne se limite pas au cosmopolitisme et à la société multiculturelle bon chic bon genre des élites. Pour Phizacklea (p. 81), le champ du transnational est d'abord celui des nombreuses transactions que les migrants et migrantes entretiennent entre leur « chez moi (home) » au sens de : « là où je suis né » et leur « chez moi » (au sens de : « là où je vis aujourd'hui »).

6 Morokvasic prolonge la critique du concept de transnationalisme en soulignant que, dans un pays comme l'Allemagne, les ménages dans lesquels les deux conjoints travaillent ont fréquemment recours à une femme de ménage étrangère. Ainsi les progrès vers l'égalité entre hommes et femmes dans les milieux aisés vont de pair avec des inégalités croissantes entre femmes de différentes nationalités, les unes devenant les « esclaves » des autres (p. 122). Elle ne rejette pas pour autant ce concept, mais elle lui donne un sens précis. Pour elle, il s'applique aux migrations dans les pays d'Europe centrale et orientale après la chute du Mur de Berlin. En effet, l'auteure constate de très importantes « migrations invisibles », les déplacements de courte durée qui ne débouchent pas sur une installation. Les vendeuses polonaises du marché de Berlin, qui rentrent reconstituer leurs stocks et repartent ensuite, en sont une bonne illustration. Le « transnational » n'est pas d'un pays car il/ elle est de plusieurs à la fois. Il/ elle est un entrepreneur mobile qui « s'installe dans la mobilité pour améliorer la vie dans son foyer » (p. 102). Réussir cette mobilité passe par la construction d'espaces sociaux qui débordent les frontières nationales. Les femmes en particulier doivent pouvoir compter sur un réseau pour s'occuper des enfants pendant leurs absences, mais aussi pour se débrouiller à l'étranger. Ces réseaux sont fondés sur la confiance et la réciprocité, mais pas forcément sur des liens familiaux ou d'amitié (p. 109).

7 La deuxième partie sur la mobilité des femmes est plus hétérogène : le premier chapitre aborde la féminisation des migrations intérieures en Chine, le second la place des femmes dans les migrations volontaires ou forcées au Bengladesh, le troisième la « vente par correspondance de femmes à marier du Tiers-Monde » via internet (mail-order bride) et le dernier les prostituées colombiennes en Galice.

8 Bettina Gransow étudie les migrations intérieures en Chine aujourd'hui et elle montre que deux hypothèses apparemment opposées, la féminisation de l'agriculture et la féminisation de l'exode rural, ont chacune une part de vérité. Comme en France avant et après la deuxième guerre mondiale (voir l'étude célèbre de Bourdieu, « célibat et condition paysanne »), les jeunes filles quittent les villages pour vivre en ville et travailler en usine. À l'inverse, certains chercheurs soutiennent qu'il y a en Chine une féminisation de l'agriculture : selon le modèle traditionnel, les hommes partiraient tenter leur chance à la ville et les femmes deviendraient les gardiennes du foyer et de l'exploitation familiale. Chiffres à l'appui, l'auteure montre que ces deux tendances cohabitent et ne concernent pas les mêmes générations : les jeunes filles partent plus facilement à l'usine, alors que les mères de famille restent à la terre.

9 Tasmeen Siddiqui présente un tableau clair et concis de l'histoire tumultueuse du Bengladesh, petit pays surpeuplé et aux prises avec des conflits chroniques contre ses puissants voisins. Il n'est pas étonnant qu'il connaisse de nombreux mouvements migratoires, à la fois volontaires et forcés. L'auteure soutient que les restrictions à l'émigration, qui ont pour but de protéger les ressortissants des employeurs étrangers sans scrupules, ont un effet pervers : les candidat(e)s

- sont contraints au voyage clandestin, ce qui implique le recours à des intermédiaires douteux. Les femmes en particulier sont facilement abusées : on leur fait miroiter un emploi ou un mariage à l'arrivée et elles se retrouvent sans défense et exploitées, comme domestiques dans des riches familles des pays pétroliers du Moyen-Orient ou, dans le pire des cas, contraintes à la prostitution. C'est pourquoi Siddiqui plaide pour un assouplissement de la réglementation, ce qui réduirait l'influence des trafiquants de « bétail humain ». Peut-être, mais est-ce suffisant ?
- 10 Riitta Vartti explore un phénomène récent (et par conséquent peu étudié), mais qui connaît un développement rapide : les sites internet d'agences matrimoniales qui font « la vente par correspondance » de femmes à marier. Officiellement, il s'agit d'une activité anodine, voire bienfaitrice : élargir le choix pour les solitaires en quête d'une âme sœur. L'étude de 300 sites internet allemands montre d'abord qu'il s'agit d'une activité commerciale rentable, ce qui ne suffit pas pour la condamner. Mais elle reproduit et renforce deux inégalités majeures, l'inégalité des sexes et l'inégalité Nord-Sud. Les hommes sont des « clients » et les femmes des marchandises ; les hommes disposent des photos pour faire leur choix, alors que la réciproque n'est pas vraie. Les femmes viennent du Tiers-Monde et d'Europe de l'Est alors que, sur les sites allemands, les hommes sont Allemands, Autrichiens ou Suisses. Dans certains cas, ces « agences matrimoniales » organisent du tourisme sexuel pour rencontrer (et « essayer ») la future partenaire, voire de la prostitution pure et simple. L'idéologie des gestionnaires de ces sites est très conservatrice : leurs clients seraient de « braves types » (ordinary guys), victimes des rebuffades de leurs compatriotes féministes ! Les femmes qui leur sont proposées n'auraient pas subi cette contamination et elles auraient conservé les valeurs traditionnelles. Elles seraient aimantes et soumises, elles se moqueraient de l'argent et de la beauté et elles voudraient vivre heureuses avec beaucoup d'enfants. Quel homme « normal » ne craquerait pas pour l'une d'elles !? Il faut espérer que d'autres études viendront poursuivre un début de recherche très prometteur.
- 11 Laura Oso adopte une approche « en entonnoir », du général vers le particulier. L'espace migratoire de l'Europe du Sud se distingue de celui de l'Europe du Nord (France incluse). Le Nord a connu, dans les années cinquante et soixante, une immigration de type fordiste d'ouvriers masculins. L'Espagne et l'Italie sont devenues dans les années quatre-vingt des pays d'immigration post-fordiste, caractérisée par sa féminisation et la variété des provenances (Amérique latine, Philippines, etc.). Les emplois occupés sont précaires et se concentrent dans deux secteurs : les services domestiques et les services sexuels. Il y aurait beaucoup à dire sur le schématisme de cette introduction... L'auteure examine ensuite de plus près la situation en Espagne. De nombreuses étrangères travaillent comme domestiques logées sur place, en particulier à Madrid. D'autres travaillent dans le nettoyage, la restauration, etc. Enfin, Oso arrive à son sujet, les prostituées colombiennes en Galice. Elle a réalisé des interviews et elle porte un regard clinique sur l'activité de ces femmes décrivant, selon leurs déclarations, les conditions de travail, les prix pratiqués, le remboursement des emprunts pour le voyage, évoquant les projets professionnels et familiaux. Elle distingue trois types de prostitution : la prostitution de rue, sur le déclin et pratiquée surtout par des Espagnoles âgées, la prostitution dans des clubs, très rentable mais physiquement et moralement éprouvante et la prostitution dans des maisons de passe modernisées (contact appartement), légèrement moins rentable mais plus conviviale. Analysant les discours au premier degré, l'auteure souligne que presque toutes ces femmes ont choisi consciemment ce métier et qu'elles sont globalement satisfaites. Oso déplore que le gouvernement espagnol ne traite pas les travailleuses du sexe comme les autres travailleurs, car il aggrave ainsi leur situation (p. 223). Quelle que soit la part de vérité, la solution n'est pas si simple.
- 12 La troisième partie de l'ouvrage présente quelques initiatives de femmes qui cherchent à s'émanciper et à prendre en mains leurs propres affaires (empowerment). Cette partie est elle aussi hétérogène puisqu'elle présente successivement une action en justice réussie contre la discrimination raciale au Japon, les stratégies de deux Turques pour faire reconnaître leur qualification en Grande-Bretagne et en Allemagne, les étrangères créatrices de leur entreprise à Hanovre et les Indiennes qui animent la lutte pour le droit au logement dans les favelas du

Sud du Brésil. De plus, certains chapitres présentent des recherches en cours et ont un caractère inachevé.

- 13 « Le Japon est une île », ce qui explique qu'il se considère (et qu'il soit considéré par l'Occident) comme « ethniquement homogène ». Keiko Yamanaka montre qu'il n'en est rien et qu'il y a depuis très longtemps de l'immigration, surtout en provenance de Chine ou de Corée, et de l'émigration vers les USA, la Russie ou l'Amérique latine. Comme en Allemagne, le « droit du sang » prédomine et une loi de 1990 donne un statut de résident privilégié aux immigrants qui ont un ascendant japonais, (mais sans leur octroyer la nationalité japonaise, à la différence de l'Allemagne). Ce sont surtout des Brésiliens qui ont bénéficié de cette loi pour venir travailler dans l'industrie automobile et ils sont nombreux dans la ville industrielle d'Hamamatsu. Dans cette ville, un fait divers apparemment anodin a eu un grand retentissement. Une résidente brésilienne, Ana Bortz, a porté plainte pour discrimination raciale contre un bijoutier qui avait refusé de la servir parce qu'elle était étrangère. Le tribunal lui a donné raison en 1999 et le bijoutier a été assez lourdement condamné. L'auteure y voit une avancée significative dans la lutte contre la discrimination raciale au Japon. Yamanaka compare cette victoire à celle de Rosa Parks en 1955 dans l'Alabama, qui a provoqué l'étincelle donnant naissance au mouvement américain des Droits civiques. Mais « une hirondelle fait-elle le printemps » ? Il ne semble pas au Japon.
- 14 Umut Erel analyse les stratégies d'immigrées hautement qualifiées pour faire reconnaître leur qualification, en déjouant les obstacles de la langue, du statut et des discriminations raciste et sexiste. Elle le fait à partir d'entretiens biographiques avec deux militantes politiques qui ont quitté la Turquie après le coup d'état militaire de 1980. Nâlan est informaticienne et elle est venue à Londres à une époque où l'on ne recherchait pas encore les informaticiens. En raison de son ignorance de la langue et de son absence de papiers, elle a travaillé comme ouvrière dans le textile et elle a connu un déclassement social certain. Elle a ensuite opéré une reconversion dans le travail social, facilitée par son militantisme politique, pour se spécialiser dans l'aide aux étrangères en difficulté. Elle a donc acquis une nouvelle qualification, en liaison avec son expérience migratoire. Birgül est médecin gynécologue et elle s'est installée en Allemagne. En raison de la pénurie de médecins, elle n'a pas connu le déclassement, mais elle a dû accepter de travailler à l'hôpital gratuitement pendant quelques mois avant d'obtenir l'autorisation d'exercer. Elle a dû se battre chaque fois qu'il fallait renouveler cette autorisation. Son dernier combat a été d'obtenir l'autorisation d'ouvrir une clinique gynécologique, ce qui est réservé aux Allemands. Elle a combiné pour cela qualification professionnelle et expérience migratoire, mobilisant les associations turques avec lesquelles elle travaille bénévolement pour faire valoir que son projet répondait à un réel besoin des femmes turques. Ces deux témoignages sont fort intéressants mais leur analyse reste superficielle, malgré l'invocation de Foucault, de Gramsci et du concept de citoyenneté...
- 15 Heike Alberts fait un compte-rendu assez succinct d'une recherche-action réalisée par onze participantes de l'Université internationale des Femmes. Elles ont interrogé et filmé douze étrangères qui ont créé leur entreprise à Hanovre et elles se sont centrées sur les difficultés que ces innovatrices ont rencontrées dans la réalisation de leur projet, en tant que femmes et en tant qu'étrangères. Les chercheuses ont ensuite rencontré les organismes qui aident les femmes à créer leur entreprise, pour les sensibiliser aux difficultés spécifiques aux étrangères. Un film avec deux versions, anglaise et allemande, présente les résultats de la recherche et circule parmi les groupes intéressés. Cette recherche montre que l'ethnic business en Allemagne s'éloigne du modèle nord-américain. Ces femmes n'ont pas reçu un réel soutien de leur communauté ethnique ou nationale, elles visent davantage la clientèle allemande et elles ne recrutent pas forcément leurs employé(e)s parmi leurs compatriotes. Réalisée dans de brefs délais, cette recherche a un caractère exploratoire et il faut espérer qu'elle aura des suites.
- 16 Teresa Kleba Lisboa a été travailleur social dans les favelas de Santa Catarina, au Sud du Brésil. Elle a fait des entretiens biographiques avec quinze militantes de quartier, d'origine rurale et indienne. Elles disent comment elles ont conquis leur autonomie, d'abord en quittant leur village, ensuite en luttant pour le droit à un logement décent. L'auteure prétend que le

concept d'empowerment est particulièrement utile et éclairant. Peut-être, mais il faut la croire sur parole : ce texte est trop bref pour en apporter la preuve.

- 17 Ce livre s'inscrit dans ce qui constitue déjà une tradition dans les études féministes, le questionnement des sciences sociales, de leurs concepts et de leurs méthodes, à partir du point de vue des femmes. En regardant ainsi les migrations, au sens large du terme, on découvre de nouveaux aspects et on est amené à élaborer de nouvelles théories<sup>1</sup>. Cet ouvrage privilégie les théories de la globalisation ou du post-fordisme (ce qui me semble deux noms différents pour une même réalité). Il faut souligner que Morokvasic cherche à enraciner sa démarche dans une tradition plus ancienne : elle montre la pertinence de la vision de Georg Simmel pour analyser les migrations internationales et les rapports sociaux de sexe, notamment à la lumière de la dialectique du dedans et du dehors.
- 18 En même temps, ce livre a deux faiblesses, l'une de forme et l'autre de fond, même si la forme et le fond sont liées. Je l'ai déjà dit, cet ouvrage est une collection de chapitres autonomes. À l'exception de deux ou trois chapitres manifestement inachevés (et placés à la fin), les contributions prises une à une sont remarquables. Mais, en raison de cette indépendance, chaque auteure se croit obligée de commencer par son cadre théorique de référence, ce qui aboutit à d'inutiles répétitions<sup>2</sup>. La critique des lieux communs devient à son tour un lieu commun. Deuxième conséquence, le lecteur peut « zapper » un chapitre ou un autre, selon qu'il s'intéresse à la féminisation de l'exode rural en Chine ou à internet au service de la domination masculine ! Il manque un axe structurant pour que l'ouvrage devienne un ensemble cohérent.
- 19 Il y a pourtant un axe directeur proclamé : les conséquences de la globalisation pour les migrantes. C'est ici que la forme rejoint le fond : ce fil rouge s'effiloche très vite car les auteures se réfèrent à la globalisation mais en l'interprétant chacune à sa façon et sans s'en expliquer. Il y a sur la globalisation les mêmes malentendus que sur la sociologie de Bourdieu<sup>3</sup> : comme ce dernier, Sassen veut explicitement dévoiler (uncover, p. 61) les mécanismes de la globalisation pour entrer en résistance et contribuer à la recherche d'alternatives. Parmi les auteures de cet ouvrage, certaines se réfèrent à la globalisation avec une posture militante, pour la dénoncer et lui résister. Mais d'autres s'y réfèrent en adoptant une posture opportuniste qui cherche à s'en accommoder au mieux, puisqu'elle serait irrésistible. Les unes et les autres utilisent le même vocabulaire, mais elles se positionnent différemment sur l'opposition « structure/agency », ce que l'on peut traduire approximativement par : « déterminisme structurel et capacité d'action »<sup>4</sup>.
- 20 Ces divergences apparaissent ici à propos de la prostitution. Mais une remarque préalable est nécessaire. La globalisation et le post-fordisme désignent le passage d'une société industrielle à une société « tertiaire », ou de services. Curieusement, alors que Sassen écrit très justement que la globalisation entraîne la féminisation des emplois dans un nombre croissant de secteurs économiques (p. 61), elle en met seulement deux en avant : les services domestiques et les services sexuels. Comme si l'esclavage et « le plus vieux métier du monde » avaient attendu la globalisation du capitalisme pour se développer !
- 21 Selon Oso, partir se prostituer à l'étranger constitue, pour les victimes de la globalisation, un moyen comme un autre de gagner beaucoup d'argent et de « s'en sortir ». À l'opposé, Varti explore les sites internet dans la perspective de lutter contre la domination masculine. De façon assez proche, Morokvasic décrit sans complaisance l'univers concentrationnaire dans lequel les prostituées « transnationales » d'Europe de l'Est se trouvent enfermées malgré leur mobilité. Faut-il combattre ou tolérer et légaliser la prostitution ? La question n'est pas ouvertement posée mais elle affleure et il est clair que les auteures ont des réponses divergentes. Il manque à cet ouvrage une conclusion dans laquelle il y aurait un débat sur les désaccords. La sociologie de Simmel pourrait aider à le structurer : le conflit irréductible entre la liberté et l'égalité se décline ici en un conflit entre la liberté et la dignité.

---

### Notes

1 On peut rapprocher ce livre de deux ouvrages assez souvent cités ici : KOFMAN E., PHIZACKLEA A., RAGHURAM P. & SALES R., *Gender and International Migration in Europe, Employment, welfare*

*and politics*, London, Routledge, 2000. ANTHIAS F. & LAZARIDIS G., *Gender and Migration in Southern Europe*, Oxford, Berg, 2000. Voir ma note de lecture in : REMI, n° 2/2001, p. 183-186.

2 J'ai fait la même critique aux deux ouvrages précédemment cités.

3 Ces malentendus sont remarquablement analysés par Robert CASTEL, « Contrainte sociale et volontarisme politique », *Le Monde*, 11.7.2003.

4 Attention aux « faux amis », on ne fait pas en anglais la distinction bourdieusienne entre l'acteur et l'agent, davantage passif (celui qui est agi). Pour Giddens, « Les termes d'agent humain et d'acteur sont interchangeables » (*La Constitution de la Société*, Paris, PUF, 1987, p. 33).

---

### **Référence(s) :**

MOROKVASIC-MULLER Mirjana, EREL Umut, SHINOZAKI Kyoko (éds.), *Crossing Borders and Shifting Boundaries, Vol. 1: Gender on the Move*, Opladen, Leske + Budrich, 2003, 312 pages, ISBN 3-8100-3493-2

---

### **Pour citer cet article**

#### Référence électronique

Maurice Blanc, « MOROKVASIC-MULLER Mirjana, EREL Umut, SHINOZAKI Kyoko (éds.), *Crossing Borders and Shifting Boundaries, Vol. 1: Gender on the Move* », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 20 - n°2 | 2004, mis en ligne le 25 septembre 2008, consulté le 11 février 2012. URL : <http://remi.revues.org/4045>

#### Référence papier

Maurice Blanc, « MOROKVASIC-MULLER Mirjana, EREL Umut, SHINOZAKI Kyoko (éds.), *Crossing Borders and Shifting Boundaries, Vol. 1: Gender on the Move* », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 20 - n°2 | 2004, 196-201.

---

### **À propos de l'auteur**

#### **Maurice Blanc**

Professeur de sociologie, Institut d'Urbanisme, Université Marc Bloch, Strasbourg

---

### **Droits d'auteur**

© Université de Poitiers